

"Parce que c'était lui ; parce que c'était moi"

Montaigne

De 1987 à 2003 on remonte les couches géologiques et, de loin en proche, on touche la surface palpable du gymnase, soit l'âge du bitume qui nique les genoux, des moqueries dans ta gueule, des fades sandwiches au poulet curry dans les couloirs vides, des soirées à fumer des joints ou vomir de la vodka dans une haie, de la promiscuité adolescente mal dans ses baskets. En était-il de même pour les autres, je ne sais pas, comment pourrais-je le savoir nous nous méconnaissions nous-mêmes autant que les uns les autres. L'impossibilité de tant de désirs, de tant de rêves, de tant de solitude donne la mesure de ce que je n'y ai pas trouvé durant ces années-là. Ou plutôt, donne la direction que j'ai suivie pour trouver ailleurs ce que je cherchais. Car oui, je sortais de l'enfance tel moineau, l'âme déjà habitée par le parcours du soleil sur les murets. Autant dire que le choc fut violent. Tout n'avait heureusement pas cette allure de bravache, et des figures messagères apparaissent avec une étonnante clarté à présent, venant porter la lumière sur les teintes sombres qui décoraient les pièces. Ainsi un professeur m'initia à la poésie hors les murs et une fille à l'amour hors les heures.

Toutefois, mon cœur véritable était aux prévisions météorologiques que je regardais dès le lundi soir, puis le mardi, et ainsi de suite. Ce n'est pas que j'avais la tête dans les nuages, plutôt le corps dans le vent, car mes amours étaient une : la montagne. Toute mon énergie tendait la semaine durant à prévoir la course de fin de semaine, la tête penchée sur des itinéraires d'alpinisme, rêvant le blanc des cartes topographiques et tirant des azimuts au crayon gris. Puis le vendredi arrivait : sac à dos, pique-nique, filer en train vers les vallées alpines. Nous nous retrouvions alors avec une sorte d'équipage de fortune qui était devenu, au fil des ans, le cristal de mes jours. Nous montions ici et là, emmenés par celui qui était notre guide en toutes choses, et si c'était la pluie ou nos rires, nos larmes ou la neige, on le taira. Nous ne possédions rien et, pourtant, ces refuges étaient nos refuges, et les pierriers branlants, et les vires herbeuses, et les fissures immenses. La densité du temps passé là-haut avec eux est sans commune mesure avec le reste. Une véritable débattue. Mes mains en sont aujourd'hui le magnifique et douloureux souvenirs car elles savent mieux que moi, disons, se souviennent mieux que moi, refont les nœuds dans le vide, les gestes sûrs pour attraper une prise ou se hisser au relais, effleurent le vent glacial qui bouleverse le passage d'un col.

Alors, quitte à partir d'un point distant pour en parler aujourd'hui, autant doubler la mise et conjuguer le temps à l'espace. D'où cette photographie. Celle-ci a été prise au Ladakh, dans le nord de l'Inde, avec ceux dont je parle si malaisément dans la peur de trahir. Un plus que les autres. J'avais dix-sept ans et savais ce que Rimbaud en avait dit, troquais Montaigne contre les montagnes de Bonatti. A cet âge j'ai donc eu la chance de passer une des épreuves les plus belles que l'on puisse faire dans une vie et qui, chose étrange, ne peut se faire vraiment qu'à cet âge-là ; et qu'on entende ici *épreuve* au sens d'une expérience, fut-elle vécue dans l'adversité, par laquelle on éprouve la qualité de quelque chose ou de quelqu'un. On devine ici le chemin étroit qui borde la tristesse et la joie. Les borde, ou les coud. Et tout comme en marchant jadis sur le fil d'une arête de granit, nous marchions aussi en nous-mêmes - de même j'écris aujourd'hui seul à ma table et discute avec vous. Dix-sept ans, c'est l'âge de l'amitié.

© Alexandre Lecoultre

Le Roman des Romands, édition 2021-2022